

André Gide retrouvé

Souvenirs et voyages, d'André Gide, édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson, avec la collaboration de Daniel Durosay et Martine Sagaert, Édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson, avec la collaboration de Daniel Durosay et Martine Sagaert, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », LU, 1467 p.

Marcel Olscamp

Numéro 185, juillet–août 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17899ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Olscamp, M. (2002). André Gide retrouvé / *Souvenirs et voyages*, d'André Gide, édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson, avec la collaboration de Daniel Durosay et Martine Sagaert, Édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson, avec la collaboration de Daniel Durosay et Martine Sagaert, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », LU, 1467 p. *Spirale*, (185), 34-35.

ANDRÉ GIDE RETROUVÉ

SOUVENIRS ET VOYAGES d'André Gide

Édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson, avec la collaboration de Daniel Durosay et Martine Sagaert, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », LII, 1467 p.

ON NE PARLE malheureusement plus guère d'André Gide depuis quelques années : sa prose empreinte de mesure, son inadmissible clarté n'ont rien pour séduire un public lecteur qui préfère s'en tenir aux aspérités d'écrivains plus franchement novateurs. Le romancier des *Faux-monnayeurs* appartient à une catégorie d'intellectuels du siècle dernier (hé! oui) tombés en désuétude pour cause de néo-classicisme; lui qui fut outrancièrement attaqué, voici qu'on le laisse sombrer dans l'oubli des choses vieillottes et non avenues.

Ce désintérêt apparent ne signifie pas pour autant que la machine éditoriale se soit enrayée : la Bibliothèque de la Pléiade vient de regrouper en un seul volume un ensemble de textes gidiens qui contribueront peut-être à ramener un tant soit peu l'attention sur ce « contemporain capital ». Comme son titre l'indique, l'ouvrage réunit divers écrits autobiographiques et récits de voyages; on trouvera donc ici, édités côte à côte, des œuvres aussi connues que *Si le grain ne meurt* et de très courtes évocations, d'intérêt varié, parues d'abord sous forme d'articles (devenus pratiquement introuvables depuis) : *Trois rencontres avec Verlaine*, *La journée du 27 septembre*, *Rencontre à Tolède*, *Dindiki*, *Acquasanta*, etc.

Deux ou trois grands « massifs » textuels se dégagent du recueil : d'abord, quelques grandes œuvres assez connues, introspectives et largement justificatoires — comme *Et nunc manet in te*, rédigé à la suite du décès de Madeleine Gide. Avec une admirable sincérité, le mémorialiste s'y révèle dans toute sa complexité, conduisant parfois ses révélations jusqu'à la limite de l'impudeur. Puis viennent les journaux de voyage, sur lesquels il convient de s'arrêter plus particulièrement. C'est par ces textes profondément liés à l'histoire de leur époque que l'écrivain peut encore parler à nos contemporains.

Lancé en 1925 dans une grande odyssée africaine, Gide se laisse d'abord émerveiller par les fortes impressions que le « continent noir » exerce sur lui. Dans *Voyage au Congo*, il fait en quelque sorte figure d'« anti-Rimbaud » : occidental jusqu'au bout des ongles et heureux de l'être, il n'a nullement l'intention de briser les anciens parapets de la vieille Europe. Alors même qu'il prend contact avec les tribus les plus reculées, il ne cesse de se plonger, comme par antitode, dans la lecture de Bossuet, de Goethe ou de R. L. Stevenson : « *Ce soir, dans le village, non*

loin de moi, un tam-tam s'organise; mais je reste assis devant la petite table dressée, à l'insuffisante clarté de la lanterne-tempête, avec les Wahlverwandschaften, ayant achevé de relire le Master of Ballantrae. La lune, à son premier quartier, est presque au-dessus de ma table. Je sens m'environner de toutes parts l'étrange immensité de la nuit. » Pour prendre toute la mesure du choc culturel qui fut le sien, il faut lire le passage surréaliste où Gide, Européen raffiné, remonte le fleuve Logone par une chaleur étouffante, à bord d'une baleinière dont le pont est encombré par l'énorme carcasse dépecée d'un hippopotame : « *L'odeur est infecte; mais sera pire dans quelques jours. Pour regagner mon lit, j'escalade un pied, passe par-dessus un maxillaire et un gros rouleau de peau plus épaisse qu'aucun tapis. Sur le shimbeck, un amoncellement de débris sanguinolents, de viscères, d'innommables lambeaux empestés que le soleil a mission de boucaner [...]. Horreur! à travers le toit du shimbeck il pleut du sang. [...] Je contemple [...] les gouttes rouges et jaunâtres étoiler le plancher, les cantines, mon sac, le ciel de ma moustiquaire sous laquelle je m'abrite.* »

La vérité en face

Malgré sa curiosité toujours en éveil, le voyageur quitte peu à peu sa réserve bienveillante d'ethnologue amateur et de botaniste : il constate que tout ne tourne pas rond dans les colonies françaises. « *Désormais, une immense plainte m'habite; je sais des choses dont je ne puis pas prendre mon parti. Quel démon m'a poussé en Afrique? Qu'allais-je donc chercher dans ce pays? J'étais tranquille. À présent je sais; je dois parler.* » S'il fallait absolument trouver une parenté littéraire au récit africain de Gide, on pourrait alors évoquer, avec les multiples restrictions qui s'imposent, le *Voyage au bout de la nuit* de Céline; hâtons-nous cependant de préciser que la comparaison ne tient qu'à la nécessité ressentie par les deux auteurs de dénoncer l'Administration coloniale. L'auteur de *L'Immoraliste* serait une sorte de Bardamu posé, réfléchi, qui se sent rapidement investi d'une mission au fur et à mesure de son voyage : révéler aux métropolitains les exactions commises par les marchands crapuleux, seuls maîtres ou presque — à travers les compagnies concessionnaires — de l'Afrique-Équatoriale française. Toutefois, Gide est un homme de son temps : sa compassion de grand seigneur, très réelle, nous semble parfois maladroite et comme prisonnière de son époque.

Révolté devant le sort réservé aux « Nègres », il trouve tout à fait normal de mobiliser soixantedix d'entre eux pour le porter, lui, son compagnon Marc Allégret et tout leur matériel, d'un village à l'autre à travers la brousse, et de les changer à l'étape suivante.

Les deux principaux récits de voyages se divisent à leur tour en deux parties, comme si Gide tenait mordicus à avoir le dernier mot sur ses contradictoires : le *Voyage au Congo* sera accompagné, en 1928, d'un second ouvrage, *Le retour du Tchad*, qui livre la suite du périple africain tout en tenant compte des protestations ayant « salué » la parution du premier volume. De même, à la suite des vives réactions suscitées par son *Retour de l'URSS*, en 1936, l'écrivain publie des *Retouches à mon « Retour de l'URSS »* pour répondre nommément aux « camarades » qui se sont sentis trahis. Un temps compagnon de route des communistes, en effet, Gide n'hésite pas à remettre en question cette sacro-sainte solidarité à l'occasion d'un voyage au « pays des soviets » où ses hôtes tentent d'escamoter devant lui les aspects moins réussis de ce laboratoire social. Voyant le conformisme qui s'installe sournoisement chez les intellectuels de Moscou, constatant le dangereux culte dont Staline fait l'objet (son effigie est vénérée dans toutes les demeures comme l'étaient naguère les icônes), l'essayiste se rend à l'évidence, en sachant pertinemment que toute prise de position négative de sa part sera triomphalement récupérée par ses adversaires politiques.

Rien ne lui échappe de la mascarade soviétique, et on appréciera l'imperceptible ironie avec laquelle, par exemple, il décrit les activités au parc Gorki — ce modèle de convivialité urbaine que l'on s'empresse de lui faire visiter — où les ouvriers moscovites s'amuse avec un zèle candide et une application toute stakhanoviste : « *J'y suis retourné souvent. C'est un endroit où l'on s'amuse; comparable à un Luna Park qui serait immense. Aussitôt la porte franchie on se sent tout dépaysé. Dans cette foule de jeunes gens, hommes et femmes, partout le sérieux, la décence; pas le moindre soupçon de rigolade bête ou vulgaire, de gaudriole, de grivoiserie, ni même de flirt. On respire partout une sorte de ferveur joyeuse. Ici, des jeux sont organisés; là, des danses; d'ordinaire un animateur ou une animatrice y préside et les règle, et tout se passe avec un ordre parfait.* » Derrière cette accumulation de rectitude — la description des jeux bienséants du parc Gorki se poursuit pendant quelques paragraphes encore —

on sent très bien l'agacement de l'auteur des *Nourritures terrestres*, qui par contraste fait brièvement allusion, dans une note infrapaginale, à la « gouaille française ».

Le vieil homme et la prose

De retour à Paris, obéissant comme toujours à ce que sa conscience lui suggère, il se résoudra à publier ce très critique *Retour de l'URSS* au lieu du dithyrambe qu'on attend de lui. Son jugement tombe, implacable, nécessaire : « *Il importe de ne point se leurrer, et force est de reconnaître tout net : ce n'est point là ce qu'on voulait. Un pas de plus et nous dirons même : c'est exactement ceci dont on ne voulait pas.* » On a bien oublié aujourd'hui la force de caractère qu'il fallait à un « ami » de la gauche française, en 1936, pour rompre la conspiration du silence. S'adressant directement aux communistes sincères qui, pour le bien supérieur de la cause, continuent de fermer les yeux, il écrit : « *Certes, j'admire la constance de votre confiance, de votre amour (je le dis sans ironie) ; mais tout de même, camarades, vous commencez d'être inquiets, avouez-le ; et vous vous demandez avec une angoisse grandissante (devant les procès de Moscou, par exemple) : jusqu'où nous faudra-t-il approuver ?* »

Ce livre de *Souvenirs et voyages* se termine par une curieuse invention littéraire qui en dit long sur l'esprit sans cesse éveillé du grand homme. En 1950, avec *Ainsi soit-il ou Les jeux sont faits*, Gide expérimente une forme d'écriture plus libre — apparentée à l'écriture automatique — pour une fois, pour une seule rare fois dans son existence. Nous ressentons aussi, en cette occasion, son extrême inconfort d'écrivain : à l'âge vénérable de 81 ans, ce styliste austère tente de se glisser précautionneusement dans une prose qu'il voudrait totalement débridée... « *Je ne sais ce que ça donnera ; j'ai résolu d'écrire au hasard. La plume (c'est un stylo) reste en retard de la pensée.* » Il multiplie les avertissements, les mises en garde à l'intention de ses lecteurs, qui ne trouveront pas chez lui l'élévation de pensée habituelle : « *Ce n'est pas très intéressant ce que je raconte là.* » Curieusement, ce laborieux exercice de laisser-aller demeure malgré tout d'une écriture très surveillée : « *[...] cette phrase qui me plaisait, j'y flaire [...] un ton de cynisme qui ne m'est pas naturel.* » La négligence volontaire se manifeste principalement dans la superficialité des sujets abordés ; Gide, à l'heure de s'essayer vraiment à la sincérité absolue, craint apparemment de trop en dire en plongeant tout en-



Visage d'Alain Médam, 2002

DR

tier dans l'inconnu. On a donc droit à des blagues, des considérations sur l'art de bien choisir son personnel (« *Je voudrais à présent livrer quelques-uns de mes trucs pour guider le choix d'un ou d'une secrétaire* »), etc. Nous retrouvons ici, comme partout ailleurs dans l'œuvre gidienne, ce mélange à nul autre pareil d'audace et de frilosité soutenus

par une indépendance d'esprit très consciente d'elle-même. Tout cela emporté par une calme écriture princière, qui enveloppe toutes les outrances et les grandeurs dans un même paradoxal souffle de rigueur classique.

MARCEL OLSAMP